

Un Russe à Saxon

Clientèle cosmopolite

Au temps de nos grand-mères, a écrit Pierre Grellet dans un charmant petit livre intitulé *Sur les sentiers du passé*, Saxon fut un des endroits les plus brillants et les plus mondains de la Suisse.

C'était l'époque du Second Empire, avec son faste étalé, avec la confiance d'avoir réalisé l'équilibre de la tradition et de la nouveauté, dans le triomphe de la science et l'épanouissement de la technique, dans l'accord des principes d'autorité et de liberté par une « démocratie couronnée » et une liberté dirigée... Et dans la joie de la réussite, la société d'alors avait inscrit sur ses programmes les pèlerinages aux villes d'art et les séjours dans les stations thermales. Saxon était au nombre de celles-ci.

Pour distraire les baigneurs, les villes d'eau aménagèrent des casinos où le jeu alternait avec la musique ou le théâtre. Saxon ne resta pas en arrière ; la station valaisanne se flattait d'offrir à ses hôtes les mêmes distractions et les mêmes jeux que les plus célèbres stations thermales d'outre-Rhin : Baden, dans le Grand-Duché de Bade, Hombourg et Wiesbaden dans les principautés hessoises.

Saxon, remarque M. Grellet, était devenu Saxon-les-Bains, doté d'un grand hôtel, d'un vaste parc au milieu duquel s'élevait un casino muni d'un jeu de roulette. La vogue de Saxon dura une vingtaine d'années... : elle fut considérable. En feuilletant les guides de l'époque on trouve des vignettes représentant, flanqués de peupliers, une série de bâtiments réguliers et monotones qui s'élèvent dans des pelouses à kikajons, entourés de sentiers circulaires, proprement bordés de buis. Dans cette géométrie verdoyante se promènent de belles dames en crinoline, portant de minuscules parasols, et accompagnées de messieurs coiffés de chapeaux à larges bords relevés, vêtus de vestons étroits et de pantalons à sous-pieds¹.

¹ Pierre Grellet, *Sur les sentiers du passé*, Neuchâtel, 1923, pp. 30-31.

Saxon-les-Bains était devenue l'une des capitales du tourisme international au double titre de la balnéothérapie et de l'agiotage. En effet, note M. Paul de Rivaz :

La renommée des Etablissements s'étendit rapidement et toute une clientèle cosmopolite se pressait autour du tapis vert qui, peu à peu, éclipsait la célébrité des eaux bienfaisantes vantées par le monde médical².

M. Grellet fait la même constatation :

De toutes parts, dit-il, accouraient les baigneurs et surtout les joueurs...

Parmi tous ceux qui « accouraient », l'histoire a retenu quelques noms. Le Conseil d'Administration des Bains et Jeux de Saxon ne comprenait pas que des Valaisans³ : M. Jules-B. Bertrand a relevé les noms de sept membres français de ce Conseil, que M. Ulysse Casanova a bien voulu nous communiquer :

Bocquin, avoué, Chambéry
Vicomte de Caze, propriétaire, Villeneuve-l'Etang
Baron de Courval, Paris
Gréhan Amédée, Paris
Monguier Henri, Paris
Marquis de Scoraille, Paris
Sarrut G.⁴, Paris

En acceptant de faire partie du Conseil d'Administration des Etablissements de Saxon, ces Messieurs fournissaient la preuve de leur attachement à la station valaisanne, qu'ils connaissaient et appréciaient pour l'avoir sans doute fréquentée...

Mais Paris et la France n'étaient pas seuls à venir à Saxon. Un jour d'automne y débarqua un voyageur d'apparence modeste, un peu perdu avec son accent étranger et sa voix rauque, sa démarche légèrement voûtée, ses vêtements trop amples, et surtout son regard absent. Qui se douta que le visiteur, à court d'argent et poussé par le démon du jeu dans le vain espoir que le hasard lui serait favorable et lui permettrait de renflouer sa situation, qui se douta que ce pauvre hère, selon toute apparence, était l'un des plus grands écrivains de son temps, le plus grand même, probablement, de la littérature russe ?

² Paul de Rivaz, *Histoire contemporaine du Valais*, t. I, Sion, 1946, p. 122.

³ Voir plus haut : Théo Montangéro-Fama, *Les Eaux et les Jeux de Saxon*, p. 218.

⁴ S'agit-il de Germain Sarrut (1800-1883), né à Toulouse, mort à Pontlevoy (Loir-et-Cher) ? D'abord directeur du collège de Pontlevoy, Sarrut défendit, sous Louis-Philippe, les idées napoléoniennes dans la *Tribune*, puis, avec Saint-Edme (1785-1852), dans la *Biographie des hommes du jour*, la cause démocratique. Commissaire de la République en Loir-et-Cher en 1848, député à l'Assemblée Législative, opposé à la politique de Louis-Napoléon Bonaparte, il rentra dans la vie privée après le coup d'Etat de celui-ci le 2 décembre 1851 (*Nouveau Larousse Illustré*, t. VII, p. 549).

Une vie manquée ?

Fédor Mikhaïlovitch Dostoïevsky⁵ habitait alors à Genève, depuis le début du mois d'août 1867, où il occupait avec sa femme une chambre dans une modeste pension à l'angle des rues Guillaume-Tell et Philibert-Berthelier, derrière les Bergues. C'est la troisième fois qu'il était venu à Genève, mais la première qu'il y faisait un séjour prolongé. A vrai dire, Dostoïevsky a déjà beaucoup voyagé.

Né à Moscou le 30 octobre 1821, il pouvait se réclamer d'une lointaine ascendance noble et lituanienne, mais il appartenait à une branche de la famille qui avait longtemps vivoté en Ukraine, jusqu'au jour où son père, Mikhaïl Andréïevitch, devenu médecin, s'était fixé dans la vieille capitale russe et y avait fait reconnaître sa noblesse. Le foyer du docteur menait une vie austère, repliée, assez dénuée de distractions. Auprès du docteur, autoritaire et soucieux des préséances, une épouse très douce, très calme, que la tuberculose enlèvera aux siens à l'âge de 37 ans. Veuf, le médecin s'abandonnera à l'alcool, à la misanthropie, aura des hallucinations et frôlera la folie ; il finira par mourir tué par des serfs révoltés. Le drame n'a pas tardé à entrer dans la vie du futur écrivain.

Destiné tout d'abord par sa famille à une honorable carrière militaire dans le Génie, Fédor s'ennuie dans cette existence qu'il juge absurde, et, à peine franchi les premiers grades, démissionne pour se donner tout entier à la littérature. Ses premiers essais sont inspirés des règnes tragiques de Marie Stuart et de Boris Godounov, mais le texte de ces drames ne nous est pas parvenu. Fédor s'applique ensuite à des traductions de Balzac, lit George Sand, modèle son écriture sur celle de Dumas père ; il travaille avec ténacité, suivant le conseil de Boileau en remettant sans cesse sa prose sur le métier pour polir, corriger, retrancher, compléter... Janvier 1846 voit enfin paraître son premier roman, *Les Pauvres Gens*, qui remporte un succès éclatant. Jusque dans les salons aristocratiques, on veut en voir l'auteur, le recevoir, se le montrer un peu comme on montre une bête curieuse : « Voilà mon ours ! » Et Dostoïevsky ne mesure pas tout de suite combien entre de snobisme dans cette admiration

⁵ La Librairie Arthème Fayard, à Paris, a publié une biographie de plus de 600 pages de *Dostoïevsky* par Henri Troyat, à laquelle nous sommes redevable d'une large part de nos informations. Nous tenons à remercier M. Paul-E. Schazmann, de la Bibliothèque Nationale Suisse, à Berne, qui a attiré notre attention sur les passages de cette biographie qui intéressent plus particulièrement notre pays.

de surface. Il se laisse prendre aux apparences, s'habille avec soin, achète un haut de forme et du linge fin... Quand il est dégrisé, quand il sent l'aiguillon de la jalousie, et peut-être de la haine, il se trouve en proie à un profond découragement et croit devenir fou. Le jeu, le désordre, pénètrent alors dans sa vie comme un dérivatif. Dostoïevsky a, d'ailleurs, hérité d'une santé précaire, avec quelque chose de névrosé et surtout le terrible fardeau de l'épilepsie, dont les déceptions, les angoisses, multiplient la fréquence et l'intensité des crises.

Les produits de sa plume qui suivent les *Pauvres Gens* passent inaperçus ou sont sévèrement jugés par la critique : le jeune auteur n'apporte plus la surprise du débutant, et il n'a pas atteint l'éclat de la perfection ! A-t-il donc manqué le but de sa vie ? En même temps, il s'enfonce dans les dettes... Aussi, à vingt-sept ans, en 1848, éprouve-t-il le besoin d'un changement, d'un dépaysement, qui lui permettrait de rompre avec ce passé récent et maudit, et de se retrouver. Il voudrait partir pour l'Italie, qu'il a appris à connaître par des romans vénitiens. Mais le destin lui réserve une tout autre aventure.

Retranché des vivants

Le roman des *Pauvres Gens* marquait une orientation de pensée ; enfant, il s'était intéressé aux enfants des moujiks d'alentour ; il continuera à vouer son attention et sa sympathie aux humbles, au peuple russe, qu'il s'attache à aimer, à comprendre, et dont il voudrait pouvoir améliorer le sort. Or, en 1847, Dostoïevsky a pris l'habitude de venir s'associer, le vendredi soir, à des amis qu'a groupés un jeune fonctionnaire du Ministère des Affaires étrangères, Pétrachevsky, que notre écrivain a rencontré pour la première fois en mai 1846. De cette rencontre à cette fréquentation s'était écoulée une année, un temps suffisant pour la réflexion, et si notre écrivain s'était rallié finalement à ce groupe d'amis, c'était autant pour le coude-à-coude fraternel dont il avait besoin que pour la générosité des pensées et des discussions qui animaient les soirées du vendredi. N'y voulait-on pas réagir contre les bavardages mondains et vains des salons, contre le jeu aussi, et n'y échangeait-on pas de judicieux propos sur la vie quotidienne, sur les événements littéraires ou politiques ?... Tout cela paraissait fort innocent ; peu à peu, cependant, la discussion ne manqua pas de dégénérer en une critique du régime, de l'autocratie et de ses abus. Par le canal de la littérature, Dostoïevsky et ses amis tournaient leur pensée vers la France, puis vers le socialisme français, dont l'idéalisme agissait sur leurs esprits. Dostoïevsky discernait bien les franges alar-

mantes de cet idéalisme, et s'il s'associait à ses amis pour désirer un renouveau de son pays, une meilleure compréhension du peuple russe, s'il sentait le sourd mécontentement de ce peuple, son peuple, il n'en voulait pas moins une évolution sociale et politique qui s'opérerait selon le génie propre de la Russie, et qui s'inspirerait surtout des principes du christianisme.

En dépit de ces intentions généreuses, et sans doute plus vagues que dangereuses, la police ne tarda pas à surveiller le groupe de Pétrachevsky dont les discussions lui paraissaient inquiétantes... Dès février 1848, une surveillance s'exerce, toujours plus serrée ; en mars 1849, un observateur secret est glissé dans le groupe ; le samedi 23 avril 1849 enfin, à 5 heures du matin, 34 « conjurés » sont tirés de leur lit et jetés en prison. Leur sort ne sera fixé qu'en décembre suivant où, après un simulacre d'exécution, on leur lit le décret qui commue la peine de mort contre la relégation en Sibérie, « par la clémence infinie de Sa Majesté ».

L'exode commence à minuit, le jour même de Noël 1849. Le bague d'abord, à Omsk, sur l'Irtych, jusqu'en février 1854 ; puis l'incorporation imposée dans l'armée, à Sémipalatinsk, sur le même fleuve ; enfin, la résidence forcée à Tver, dans la région de l'Oural, retiendront Dostoïevsky loin du monde des vivants pendant dix ans. A la fin de 1859, l'écrivain peut enfin regagner Saint-Petersbourg. Durant ces dix ans, le monde a changé et il a peine à retrouver son pays. Il a changé lui-même, de sorte que la Sibérie fait de sa vie deux parts : la jeunesse, insouciance, imprudente, et l'âge mûr des grandes œuvres.

L'errant

En 1861, il publie ses *Souvenirs de la Maison des Morts*, au titre terriblement évocateur, et qui remportent un immense succès. Mais, dès la fin de la même année, l'agitation révolutionnaire fermente dans l'Empire, gagnant d'abord les milieux universitaires et intellectuels, d'où elle se répand comme une contagion croissante. Les « Nihilistes » lancent des appels à la révolte et au sang ; on crie dans les rues : « Vive la république sociale et démocratique ! » En mai 1862, des quartiers de Saint-Petersbourg brûlent pendant deux semaines, incendies allumés par des mains mystérieuses... Dostoïevsky, à bout de nerfs, ne reconnaissant plus sa Russie, juge tout cela excessif, déplore cet « effroyable abaissement du niveau de l'éducation et de l'intelligence ». Finalement, n'y tenant plus, il part, seul, le 7 juin 1862, vers l'Ouest, commençant cette vie errante à travers l'Europe qu'il a connue jusque-là à travers les livres, mais qu'il veut voir maintenant

de près pour la comparer à sa patrie et qui, espère-t-il, lui procurera l'apaisement... Paris, Londres, Cologne, Mayence, Bâle, Genève, Lucerne, Turin, Florence, marquent les principales étapes de ce premier voyage. Il rentre en automne, rédige ses impressions, juge avec pessimisme cet Occident qui a été pour lui une déception : de Londres il garde le souvenir de son immensité, de son industrie envahissante, de son prolétariat misérable ; il ne voit que la démesure et le déséquilibre de cette capitale. Paris lui paraît « affreusement triste, malgré ses monuments admirables ». Genève lui fait une figure sombre et maussade. L'Occident est à ses yeux un monde à la fois inhumain et sans Dieu, où règnent l'argent, la science et l'astuce. Et Dostoïevsky met tout son espoir dans la seule Russie.

Néanmoins, Dostoïevsky repartira. D'août à octobre 1863, il parcourt de nouveau l'Allemagne, la France, la Suisse et l'Italie. A Wiesbaden, il se rend directement de la gare à la maison de jeu, risque une somme modeste, et gagne ; il recommence, et gagne ; il répète encore, et gagne encore : il repart avec plus de 10 000 francs. Mais la passion et la convoitise le ramènent bientôt, et il perd la moitié de ce qu'il a gagné. A Baden-Baden, il joue sans cesse et perd 3 000 francs⁶. Il perdra le reste à Hombourg, à son retour d'Italie. L'été 1865 le revoit à Wiesbaden, où, cinq jours durant, il gaspille ses maigres ressources, perd tout ce qu'il a, engage sa montre ; rentré à son hôtel, il ne peut payer son ardoise et encourt à la fois le mépris et la compassion de l'hôtelier.

Dostoïevsky touche en cette période aux bas-fonds de son existence : jeu, dettes, aventures galantes, misère, solitude, santé précaire, travail difficile... La nécessité et un sursaut d'énergie vont pourtant lui permettre d'écrire l'un de ses ouvrages les plus célèbres : *Crime et châtiment*, qui commence de paraître dans la presse en février 1866. En octobre, il doit livrer un autre ouvrage et le temps presse. Un ami lui propose l'aide d'une jeune secrétaire, Anna Grigorievna Snitkine, dont le père défunt avait été l'un des premiers lecteurs enthousiastes de notre écrivain. Cette collaboration se poursuit dans un respect mutuel qu'inspirent, chez l'écrivain, la dignité de sa secrétaire occasionnelle, et chez celle-ci, l'estime admirative du grand auteur... Le livre *Le Joueur*, dans lequel Dostoïevsky n'a qu'à tracer son propre portrait, est terminé en quatre semaines. Mais surtout, il a repris joie, courage, entrain ; il a retrouvé une raison de vie et il propose avec une parfaite discrétion à M^{lle} Snitkine de l'épouser. Le mariage est célébré à la cathédrale orthodoxe de la Trinité, à Saint-Petersbourg, le 15 février 1867.

⁶ De Baden-Baden à Turin, Dostoïevsky passe par Genève et sans doute le tunnel du Mont-Cenis. Cf. Troyat, *op. cit.*, p. 338. Ce passage n'est pas mentionné par H. Grandjean dans le *Dict. Hist. et Biogr. Suisse*, Suppl. II, p. 191.

Pour échapper à un entourage qui lui pèse, Dostoïevsky et sa femme quittent la capitale de Pierre-le-Grand dans la soirée du 14 avril suivant. Vilna, Berlin, Dresde, les inévitables casinos de Hombourg et de Baden-Baden remplissent les trois premiers mois. Au début d'août, les exilés volontaires se fixent à Genève, se logeant dans une chambre unique du quartier des Bergues.

Dostoïevsky est donc tout proche de la rue du Mont-Blanc où il voit, le dimanche 8 septembre, en fin d'après-midi, l'arrivée de Garibaldi. Debout dans la calèche mise à sa disposition et saluant de sa toque ses admirateurs, le condottiere avance avec peine dans cette artère dont les drapeaux et les acclamations veulent faire une voie triomphale. L'écrivain russe se mêle aussi à la foule qui va assister aux séances de ce Congrès annoncé sous l'enseigne de la Paix, et qui fut en réalité, selon le mot d'un journal, le « congrès de la discorde ». Dostoïevsky en sortira écoeuré :

Impossible d'imaginer, dira-t-il, ce que ces messieurs les socialistes et les révolutionnaires — que je voyais pour la première fois en chair et en os, et non dans les livres — ont pu débiter comme mensonges, du haut de la tribune, à 5 000 auditeurs. Le ridicule, la faiblesse, l'incohérence, l'absurdité, les contradictions de tout cela étaient inconcevables. Et cette canaille soulève les populations laborieuses. C'est triste. Ils commencèrent par nous dire que, pour faire régner la paix, il fallait anéantir la foi chrétienne, détruire les grandes nations et les remplacer par de petites, supprimer le capital afin que tout soit commun à tous, et cela sans aucune preuve à l'appui ?...

Sans doute ignoraient-elles cette appréciation, les autorités soviétiques de Moscou qui, en 1921, entourèrent les obsèques du fils de Dostoïevsky d'honneurs officiels en mémoire de son père proclamé « grand écrivain révolutionnaire »...

La tentation de Saxon

Depuis que le chemin de fer passe à Saxon, même si la « Ligne d'Italie » ne se prolonge pour l'instant pas au-delà de Sion et qu'il faille emprunter la diligence pour continuer jusqu'à Brigue et franchir le col du Simplon, la petite ville balnéaire se veut l'un des rendez-vous de l'Europe.

Voici comment M. Jules-B. Bertrand voit cet essor prodigieux qui débuta dans les années 50 :

Subitement l'aiguille, si longtemps immobile, bouge au cadran de la destinée de Saxon. Obscur jusqu'ici, son nom sonnera comme un clairon aux quatre coins de l'Europe...

⁷ Texte cité par Troyat, *op. cit.*, p. 418.

« L'exploitation des Bains transforma radicalement la station », note le même auteur, avec ou sans jeu de mot... Et M. Bertrand décrit l'œuvre accomplie :

Très habile, M. Fama réussit à imprimer à la station un développement prodigieux. Il assainit les abords de l'Etablissement de bains, l'agrandit et surtout le dota d'un vaste hôtel et d'un luxueux casino abritant salle de théâtre-concert, roulette, petits chevaux, etc. En un tour de main, une publicité effrénée y aidant, la ci-devant Arcadie était métamorphosée en un centre cosmopolite à la mode : Italiens, Russes, Allemands, Français s'y coudoyaient. Embryonnaire jusqu'alors, le hameau de Gottfrey surgit de terre. Son extension s'accroît encore par l'ouverture à l'exploitation du chemin de fer de la [future] ligne du Simplon (1860). Cafés chics, restaurants, bâtiments locatifs, magasins, remises à chevaux et voitures, poussent comme champignons. Saxon aura même son journal. Une fée, dirait-on, a touché de sa baguette magique et les gens et les choses⁸...

Il suffit de parcourir les prospectus pour se rendre compte de la réclame qui invite les touristes de partout à s'y rendre. L'un de ces prospectus indique les distances qui séparent ou, plutôt, qui rapprochent Saxon de Bruxelles, d'Amsterdam, de Londres, de Paris, de Lausanne et de Vevey ; en tête, le prospectus indique : « Trajet de Genève à Saxon, par chemin de fer ou par le Lac Léman, 5 heures ». Un autre prospectus, plus alléchant et plus explicite encore, réduit cette distance et met Saxon « à trois heures de Genève » ; insistant, il ajoute : « Trajet de Genève à Saxon par chemin de fer ou par le lac. — Dix départs par jour ». Aussi bien, la station valaisanne peut-elle publier un joli croquis sous ce titre : « Vue du Casino-Kursaal de Saxon les Bains près Genève »... D'ailleurs, le même prospectus écrit encore : « Depuis l'ouverture des chemins de fer de Genève à St-Maurice et de la ligne d'Italie, Saxon se trouve placé au centre de l'Europe ».

Dostoïevsky ne pouvait se dérober à l'invitation, d'autant plus que sa femme est consentante. Inquiète, en effet, de l'humeur maussade de Fédor, raconte Henri Troyat⁹,

Anna Grigorievna conseille à son mari de se rendre à la ville d'eau de Saxon-les-Bains, à quelque cent kilomètres de Genève, et dont les salles de jeu ont une renommée mondiale. Elle sait qu'il faut à *Fédia* quelques pertes impardonnables et le tourment d'un nouveau remords pour le ramener au travail. Ses essais désastreux à la roulette le calment étrangement. Il reprend confiance. Il songe à racheter son échec par un labeur accéléré.

Une telle invite de sa femme ne pouvait que réjouir Dostoïevsky, dont les échecs répétés ne parvenaient pas à éteindre la passion pour le jeu. Un regard sur la petite carte imprimée sur l'horaire de la Ligne d'Italie dut lui montrer bien vite la situation

⁸ J.-B. Bertrand, *Monographie de Saxon*, dans *Annales valaisannes*, 1^{re} série, 1922, pp. 97, 98, 99.

⁹ Troyat, *op. cit.*, p. 419.

de ce « Saxon-les-Bains »¹⁰, dont le nom figure parmi les « Lieux remarquables » de la légende avec son Casino¹¹.

Notre joueur y arrive le 5 octobre, dans l'après-midi probablement, avec l'intention de tenter immédiatement sa chance, et de repartir le lendemain matin. Mais lisons ce qu'il écrit lui-même le 6 à sa femme :

Annette, ma chérie, je ne suis qu'une brute. Hier, à dix heures du soir, j'avais un gain net de 1 300 francs. Aujourd'hui, pas un kopeck. J'ai tout perdu, tout. Et cela parce que cette canaille de larbin, à l'Hôtel de Saxon-les-Bains, ne m'a pas réveillé, comme j'en avais donné l'ordre, pour que je parte à 11 heures pour Genève. J'ai dormi jusqu'à 11 heures et demie. Il n'y avait rien à faire, je ne pouvais partir qu'à 5 heures. A 2 heures, je suis allé à la roulette, et j'ai perdu, tout, tout¹²...

On peut vérifier les indications fournies par Dostoïevsky. Par chance, en effet, le plus ancien horaire de la Ligne d'Italie qui soit conservé dans les archives des CFF, fut en vigueur du 1^{er} juin au 14 octobre 1867¹³. C'est donc celui qu'utilisèrent Garibaldi et Dostoïevsky¹⁴. Or, à ce moment-là, trois trains quittaient Saxon en direction du Léman : un le matin, à 5 h. 08 ; un autre à 11 h. 08 ; enfin, le dernier, à 5 h. 36 du soir. Cette petite confrontation confirme donc les indications de l'écrivain.

A son retour, les dispositions de celui-ci paraissent justifier les prévisions de sa femme ; mais ce n'est qu'une ardeur bientôt retombée et, le dimanche 17 novembre, il retourne à Saxon. Voici la confession qu'après cette seconde visite il envoie à Anna Grigorievna :

Ah ! ma chérie, il ne fallait pas me laisser aller à la roulette ! Rien qu'à son approche, mon cœur cesse de battre ; mes mains, mes pieds tremblent et se glacent. Je suis arrivé ici à 4 heures moins le quart, et j'ai appris que la roulette fonctionnait jusqu'à cinq heures ; j'avais cru qu'elle fermait à quatre heures. Il me restait donc une heure. J'ai couru là-bas. Du premier coup, j'ai perdu 50 francs. Puis, soudain, je me suis rattrapé. Je ne sais pas combien j'ai raflé, je n'ai pas compté. Ensuite, j'ai perdu terriblement, presque tout. Et, brusquement, avec la dernière mise, j'ai regagné mes 125 francs, et en plus 110 francs. De sorte qu'en tout j'ai maintenant 235 francs. Annette,

¹⁰ Cette appellation figure sur la carte et la légende imprimée sur le dit horaire, mais non dans les colonnes donnant les heures des trains. Nous avons demandé, d'autre part, au Musée postal à Berne si les Postes avaient adopté dans l'usage officiel l'expression de « Saxon-les-Bains ». M. Grass, du Secrétariat général des PTT à Berne, a bien voulu nous faire savoir, après consultation des archives compétentes et des ouvrages spécialisés, que le service postal a toujours utilisé le seul nom de « Saxon ».

¹¹ Voir plus haut, Lucien Lathion, *Garibaldi en Valais et à Genève* en 1867, p. 282.

¹² Lettre citée par Troyat, *op. cit.*, pp. 419-420.

¹³ Communication de M. Paul Perrin, ancien Chef d'exploitation CFF, à Morges.

¹⁴ Lathion, *loc. cit.*

BAINS DE SAXON.

SAISON D'ÉTÉ.

SAISON D'ÉTÉ.



VUE DU CASINO-KURSAAL DE SAXON LES BAINS PRÈS GENÈVE. (SUISSE.)

STATION DE LA LIGNE D'ITALIE.
GENÈVE



L'OUVERTURE DES BAINS DE SAXON, VALAIS, AURA LIEU LE 15 MAI.

Les sources iodobromurées de Saxon, recommandées par les médecins les plus distingués, sont devenues célèbres par les cures miraculeuses qu'elles ont opérées. Ces eaux sont souveraines pour le traitement des semples, des rhumatismes, des maladies chroniques; elles guérissent l'affaiblissement des organes et sont au plus haut degré dépuratives du sang.

Orchestres, salons de conversation, de jeux et de lecture, ainsi que toutes les distractions de Baden-Baden, Hombourg et Wiesbaden.

Depuis l'ouverture des chemins de fer de Genève à St. Maurice et de la ligne d'Italie, Saxon se trouve placé au centre de l'Europe, à vingt heures de Bruxelles et d'Amsterdam, vingt quatre heures de Londres, quinze heures de Paris, à trois heures de Genève, à une heure et demie de Vevey, à cinq minutes de Martigny et à quelques heures de Turin et de Lyon.

Trajet de Genève à Saxon par chemin de fer ou par le lac. — Dix départs par jour. — Guides, mules et voitures pour St. Bernard, Chamouny, Loèche et les beaux glaciers des environs.

Prospectus illustré de « Saxon les Bains »

Bibliothèque Nationale Suisse, à Berne

Document bienveillamment communiqué

par M. P.-E. Schazmann, de la Bibliothèque Nationale Suisse

ma chérie, je me suis demandé si je n'allais pas t'envoyer 100 francs. Mais c'est trop peu... Il faudrait 200 francs au moins. En revanche, je me suis promis que, le soir, de 8 à 11 heures, je deviendrais un vrai juif : je jouerai de la façon la plus raisonnable. Je te le jure... A mardi sûrement...

Mais, entre le dimanche et le mardi se produisit un nouveau désastre ; Fédor a mis en gage jusqu'à son alliance et son paletot d'hiver. Il n'a plus même l'argent nécessaire pour le retour, et, le lundi, en faisant à sa femme l'aveu de son échec dans une lettre imprégnée de regrets et de promesses, il lui demande de lui envoyer 50 francs.

Annette, ma chérie, mon incomparable, j'ai tout perdu, tout. Oh ! mon ange, ne t'attriste pas, ne t'inquiète pas. Sois sûre que maintenant le temps viendra où je serai digne de toi, où je ne te dépouillerai plus comme un sale et misérable voleur...

Je sauverai et réparerai tout. L'autre fois, je suis revenu anéanti, mais maintenant l'espoir est dans mon cœur...

P. S. — Ne pense pas, pour l'amour du Christ, que je jouerai avec tes 50 francs ¹⁵...

Les promesses ne seront pas totalement vaines. Durant l'hiver, Dostoïevsky écrira l'un de ses meilleurs ouvrages : *L'Idiot*. Il a la joie aussi de la naissance de son premier enfant, une fille, qu'il appelle Sonia. Cet événement l'exalte, mais entraîne des frais et, une fois de plus, il cède à la tentation de Saxon où on le retrouve le 16 avril 1868 écrivant à Anna Grigorievna une nouvelle confession :

Annette, mon cher ange, j'ai tout perdu ! Aussitôt arrivé, j'ai perdu tout en une demi-heure ! Eh bien ! que te dirai-je à présent, à toi, mon ange céleste, que je fais tellement souffrir ? Pardonne-moi, Annette, j'ai empoisonné ta vie. Et cependant il y a Sonia ! J'ai engagé la bague...

Envoie-moi le plus possible d'argent. Pas pour le jeu. (Je t'en donnerais bien ma parole, mais je n'ose plus : je t'ai menti trop souvent.) ... Envoie-moi 100 francs. Il t'en restera 20, et moins encore peut-être. Alors, engage quelque chose. Mais je veux au plus vite revenir vers toi.

Dans l'attente du viatique demandé, que peut-il faire à Saxon, sinon jouer encore, car Dostoïevsky est insensible au paysage, et quoi pourrait bien l'intéresser ici si ce n'est la frénésie de gagner enfin quelque argent ? Il prête son alliance pour obtenir un peu d'argent et pouvoir jouer. Il perd même cela et n'a plus en poche que 50 centimes... Le soir même, il écrit à sa femme :

Mon amie, ce sera la dernière leçon, la leçon définitive et terrible...

¹⁵ Lettres citées par Troyat, *op. cit.*, pp. 420-421.

Mais peut-on le croire ? Il roule dans sa tête des projets d'avenir : *L'Idiot*, auquel il a travaillé durant l'hiver, n'est pas terminé et l'auteur doit s'excuser du retard auprès de son éditeur, mais il compte tellement sur le succès que déjà il prévoit une seconde édition et il va demander une avance de fonds sur cette seconde édition... Avec cet argent, il se propose d'aller s'établir à Vevey où le climat lui paraît meilleur que celui de Genève, et, là, il écrira mieux... Puis, un voyage en Italie s'ébauche encore dans son esprit... Il veut faire partager ses rêves à sa femme :

Sache, mon ange, que, sans cette vilaine et vulgaire aventure, sans cette dépense inutile de 220 francs, peut-être n'aurais-je pas eu l'admirable idée qui m'est venue, et qui contribuera à notre salut général et définitif. Oui, ma bien-aimée, je crois que Dieu, dans sa miséricorde infinie, a peut-être fait cela pour moi, misérable petit joueur, pour m'inspirer et me sauver du jeu, et vous sauver toi et Sonia, nous tous, pour l'avenir¹⁶...

Anna Grigorievna n'eut-elle pas mal à lire un tel message ? Tant de fois déjà, Fédor lui avait promis d'abandonner le jeu, et il y était retourné... Et maintenant, ne se jouait-il pas de la pauvre femme en essayant de lui faire prendre pour une inspiration du ciel d'hypothétiques assurances sur l'avenir, sur le succès d'un roman qui n'est pas achevé, sur une seconde édition problématique alors que la première pâtit du retard mis par le romancier lui-même à achever son œuvre... Billevesées !

C'est sur ces espoirs, cependant, que se terminent les trois visites de Dostoïevsky à Saxon. Trois visites qui furent trois désastres.

Les narrations que le grand écrivain russe a faites de ces visites font de ces „ lettres de Saxon ” des documents intéressants à plus d'un titre, non seulement pour connaître la vie de Dostoïevsky mais aussi pour étudier la psychologie du joueur, cette passion qui l'accable, dont il se sent prisonnier, dont il voudrait se libérer... Quant à Saxon, le voyageur n'en vit que le tapis vert... Il « court » de la gare à la salle du casino, et, à l'hôtel, il prolonge son sommeil appesanti par la fièvre du jeu. Il ne voit pas le paysage, pas plus qu'il ne vit jamais la beauté des Alpes de Savoie baignées dans le Léman.

¹⁶ Lettre citée par Troyat, *ibidem*, pp. 426-427.

De profundis clamavi...

Après quatre mois passés à Vevey¹⁷, les Dostoïevsky reprennent leur périple de l'Europe. L'Italie, d'abord, avec Milan et surtout Florence, les retient jusqu'à l'année suivante. Puis, par Bologne et Venise, ils atteignent Trieste, encore autrichienne, et Vienne, l'impériale cité des Habsbourg, Prague, encore aussi autrichienne, enfin Dresde où, deux ans durant, ils paraîtront se fixer. C'est dans cette dernière ville que l'écrivain forgera son célèbre pamphlet contre les nihilistes et les socialistes, les intellectuels et les partisans de l'Occident : *Les Possédés*.

Hombourg n'est pas si éloigné que Fédor ne puisse s'y rendre : jeu, perte, c'est son histoire de toujours. En juillet 1870, éclate la guerre franco-allemande. Dostoïevsky est à Dresde et note sur son calepin quelques observations. Il distingue les intellectuels, pangermanistes exaltés, du simple peuple demeuré calme, et qui souffre de la guerre. La France, courbée et exsangue, doit passer encore par la lutte fratricide que lui impose la Commune révolutionnaire de Paris. Dostoïevsky prend position contre la Commune.

Fin juin 1871. La situation matérielle de la famille est fort mauvaise et Fédor ne progresse pas dans son travail. « J'ai peur ! j'ai peur... écrit-il. Je suis tout simplement désespéré, car je n'arriverai pas à finir ce livre... » Sa femme, qui attend un enfant, est faible, énervée. Pour calmer son mari, elle lui suggère d'aller à Wiesbaden et d'y tenter sa chance. Voici comment Henri Troyat¹⁸ décrit cette ultime tentative dans la si vivante et si dense biographie qu'il a consacrée au grand écrivain :

Il part. Et l'éternelle comédie recommence. Dostoïevsky entre dans la salle de la roulette, suit la partie, joue mentalement, puis risque une mise, gagne, gagne encore et veut se retirer avec 19 thalers de bénéfice. Mais, à ce moment, une fièvre absurde le pousse à forcer le hasard. Il revient au tapis vert. Et les pertes se succèdent implacablement. A neuf heures du soir, il a tout liquidé. Il regarde ce rectangle de drap vert, ces lustres, ces faces de cadavres, et s'enfuit comme un fou. Il a honte, il souffre, il pense à sa femme, à sa petite fille¹⁹ qui l'attendent.

¹⁷ Grandjean, *loc. cit.*, dit que Dostoïevsky quitta Vevey en novembre 1868 pour se rendre à Florence. Troyat, *op. cit.*, p. 430, date ce départ de Vevey du début de septembre.

¹⁸ Troyat, *op. cit.*, p. 466.

¹⁹ Il ne s'agit plus de la petite Sonia, qui est décédée le 24 mai 1868 à l'âge de sept mois ; mais de sa seconde fille, Aimée, née à Prague en septembre 1869.

Dostoïevsky racontera lui-même cette nuit de cauchemar :

Je souffrais tant, dira-t-il, que j'ai couru aussitôt chez le prêtre... En route, tandis que je me hâtais dans l'obscurité, à travers des rues inconnues, je me disais : — C'est un pasteur de Dieu : je lui parlerai non comme à un homme, mais comme à un confesseur.

Décoiffé, en sueur, marchant, courant plutôt par les venelles enténébrées, il croit voir une église russe : c'est une synagogue. Qu'on juge de sa déconvenue par cette lettre qu'il écrit cette nuit même à sa femme :

Ce fut pour moi comme une douche froide. Je courus à mon hôtel. Maintenant, il est minuit, je t'écris... Envoie-moi 30 thalers. Je m'arrangerai pour que cela suffise... Annette, je suis à tes pieds et je t'embrasse. Ne pense pas que je sois fou, Annette. Une grande œuvre s'accomplit en moi : une fantaisie stupide, méprisable, qui me tourmentait depuis dix ans, s'est évanouie... Maintenant, tout est terminé. C'est la toute dernière fois. Crois-tu, Annette, que maintenant mes mains sont libres ? J'étais lié par le jeu. A présent, je ne penserai plus qu'à mon travail et je ne rêverai plus du jeu, des nuits entières, comme cela m'arrivait. Alors, mon œuvre se réalisera mieux et plus vite, et Dieu me bénira²⁰.

Cet appel que, du fond de sa misère, Fédor lance vers Dieu n'était pas feint et ne restera pas sans écho : il sera libre, désormais, de cette passion du jeu qui l'ensorcelait et l'avalissait ; il tiendra sa résolution et ne retournera jamais plus à son mirage. Plus tard, la situation matérielle de la famille s'améliore par le travail assidu et fécond de l'écrivain, grâce aussi à la sage administration d'Anna Grigorievna. Et quand celle-ci, devenue veuve, se remémorera les souvenirs de son mari, elle écrira :

Il n'est plus jamais retourné à la roulette, quoiqu'il se trouvât plusieurs fois à Ems et qu'il eût assez d'argent pour aller jusqu'à Monaco. Mais il n'était plus attiré par le jeu. Non seulement il n'alla plus jouer, mais même il n'en parla plus jamais ; il semble que la passion du jeu ait été une sorte de maladie, dont on ne retrouve plus trace dans les dix dernières années de sa vie²¹.

²⁰ Lettre citée par Troyat, *op. cit.*, pp. 466-467.

²¹ Témoignage rapporté par Troyat, *ibidem*, pp. 467-468.

Russie retrouvée

En Allemagne, comme auparavant déjà en Italie, Dostoïevsky éprouve un sentiment toujours plus aigu de nostalgie. Ce n'est pas qu'il craigne de se « germaniser », car il hait les Allemands. Mais l'Occident lui fait horreur par son apostasie : « L'Occident, dit-il, a perdu le Christ, et c'est pour ça que l'Occident se meurt, uniquement pour ça. » Il en accuse, d'ailleurs, le catholicisme, dont il ne voit que l'enveloppe humaine, et à travers combien de préjugés ! L'Europe l'ennuie, et l'exil, pour volontaire qu'il soit, ne peut qu'affaiblir ses forces et éteindre en lui tout talent. Il a besoin de la Russie, un besoin impérieux, pressant, et s'il ne veut pas périr d'étouffement dans cet Occident maudit, il lui faut, nouvel Antée, retourner au plus tôt dans sa patrie, revoir sa Russie, qui, seule, pourra lui insuffler un courage nouveau.

En juillet 1871, Dostoïevsky rentre dans son pays, qu'il a quitté depuis quatre ans. Il colle ses yeux aux vitres du wagon, pour happer tout ce qu'il peut de cette terre russe qu'il revoit après une si longue absence. Une paysanne retient un instant son regard : elle est pour lui l'image de la Russie, celle de ce peuple qu'il a toujours aimé, bien plus que les intellectuels aigris et incroyants. Cette paysanne est pour lui l'image de la Russie laborieuse et chrétienne, qui accueille son enfant prodigue, et Fédor croit « renaître pour la seconde fois à la vie »...

Durant dix ans, les œuvres se succèdent, comme une chaîne de montagne dont les sommets seraient *L'Adolescent*, le *Journal d'un écrivain*, *Les frères Karamazov*. Les fêtes célébrées à Moscou en juin 1880 à la mémoire de Pouchkine sont pour notre romancier l'occasion de souligner le caractère proprement russe du poète et d'exalter sa foi dans le génie national. Le succès du discours prononcé par Dostoïevsky tient du délire : on l'acclame, on le regarde comme un prophète ; ses auditeurs pleurent, s'embrassent, se promettent de devenir meilleurs... En face de ce triomphe, il repasse sa vie en son cœur, lui, le forçat de Sibérie que la police surveillait encore il y a deux ans, et qui est maintenant fêté par les milieux officiels, académiques et princiers... Mais il éprouvera bientôt que, pour lui aussi, le triomphe des Rameaux n'est qu'une exaltation sans lendemain : les envieux, les jaloux ne tardent pas, en effet, à se le montrer du doigt comme un fou...

En novembre 1880, Dostoïevsky achève son grand roman des *Frères Karamazov*. Sa tâche aussi est finie. Le 26 janvier 1881, il est frappé d'une hémorragie. Il fait mander un docteur et un prêtre, car il veut se confesser et communier. Après avoir reçu

les Sacrements, l'état du malade paraît s'améliorer. Le lendemain, le mieux se poursuit. Dans la nuit du 27 au 28, il ne dort pas, mais réfléchit ; il appelle sa femme et lui annonce qu'il mourra le même jour. Il fait allumer un cierge, demande qu'on lui lise l'Évangile. Dans la journée de ce mercredi 28 janvier 1881, il donne aux siens ses ultimes recommandations, d'une grandeur et d'une paix émouvantes :

Ayez une absolue confiance en Dieu et ne désespérez jamais de son pardon. Je vous aime bien, mais mon amour n'est rien à côté de l'immense amour de Dieu pour les hommes, ses créatures.

Et le grand Fédor Mikhaïlovitch Dostoïevsky expire ce même soir²².

Portrait

Nous ne pouvons, en ces quelques pages, analyser l'œuvre immense de l'écrivain, pas plus que nous ne pouvons narrer son existence dans tous ses épisodes. Sa vie et son œuvre sont si touffues et si denses, que les érudits dostoïevskiens les abordent par des voies différentes. Aux détails biographiques, aux souvenirs sur les divers âges de sa vie, se sont ajoutées des études sur sa famille, sa bibliothèque, ses carnets, sa manière de travailler ; sur sa participation au groupe de Pétrachevsky, sur sa relégation sibérienne, sur sa collaboration aux journaux, sur son état pathologique et psychique, sur sa passion du jeu²³, sur sa religion, sur les aspects divers et apparemment contradictoires ou changeants de son œuvre... Henri Troyat, issu d'une famille française établie en Russie, a le très précieux avantage d'unir dans une parfaite connaissance les cultures des deux nations ; il a consacré à Dostoïevsky une biographie importante et vivante, plusieurs fois citée ici, et à laquelle pourront se reporter ceux qui voudraient cerner de plus près les contours de cette grande figure. Pour nous, il ne pouvait être question que d'en esquisser une silhouette.

Nous devons à l'amabilité de M. de Spengler la communication du beau portrait de Dostoïevsky que nous reproduisons. L'écrivain, assis, ne laisse pas deviner les dimensions de sa taille, qui est à peine moyenne, mais il apparaît un peu voûté. Son

²² *Ibidem*, pp. 592-593.

²³ Notons ici une étude sur *Dostoïevsky à la roulette* par F. Muller et Fr. Eckstein.

visage, au teint bilieux, était piqué de taches de rousseur et parfois secoué de certains tics. La bouche était prise entre une barbe et des moustaches roussâtres. Les yeux surtout attiraient et retenaient : sous un grand front lourd de pensées, ces yeux, gris et clairs, étaient souvent embués de tristesse ; ils changeaient et pouvaient paraître, suivant les circonstances, durs, lointains, ou implorants, ou chargés d'une expression enfantine.

L'écrivain avait le pas pesant, sans doute alourdi par les chaînes de fer qui, pendant quatre ans, avaient entravé ses chevilles en Sibérie. Ses bras, très longs, pendaient le long de son corps ; ses grandes mains, aux phalanges détachées, sont, dans le portrait reproduit ici, nouées en un geste de prière ou de réflexion. Dostoïevsky tenait à une mise soignée : chemise avec col dur et manchettes d'une blancheur irréprochable, paletot propre, cravate, chaussures : il avait horreur du négligé. Il prodiguait dans sa toilette eau de Cologne et pommade, lissant ses cheveux et les peignant avec une raie marquée sur le côté.

Et malgré tous ces soins, l'image même nous le montre d'aspect chétif, avec cet air meurtri des gens qui ont beaucoup souffert. Anna Grigorievna avait remarqué, lors de leur première rencontre, cet « air las, désolé, perdu » qu'accentue encore l'ampleur du vêtement dans lequel ce corps trop maigre paraît noyé.

L'univers auquel songent ces yeux enfoncés dans une contemplation est difficile à saisir pour un Occidental : il faut pour pénétrer le monde dostoïevskien, se rappeler les plaines immenses de son pays, qui invitent au rêve ou à la méditation. Il faut se rappeler son amour des petites gens, son attachement profond à sa patrie, sa volonté de foi chrétienne. A travers toutes les aberrations d'une vie contrastée et toutes les sollicitations du doute, il garde au fond de lui-même cet appel vers un ordre supérieur, divin, dont l'exigence s'impose à son âme. Il y songe sans cesse, et il pourra dire un jour, vers la fin de sa vie, cette parole étonnante : « Dieu m'a tourmenté toute ma vie ». N'y a-t-il pas là un écho du mot de saint Augustin : « Tu ne chercherai pas Dieu si tu ne l'as déjà trouvé » ? Ou retrouvé.

Tel fut l'homme, l'écrivain, dont Saxon reçut à trois reprises la visite au cours de l'hiver 1867-1868. Personne, apparemment, ne devina son mystère et sa grandeur. Mais l'histoire se plaît ainsi à attacher parfois à un coin de terre de chez nous des noms d'une résonance européenne.



Fédor Mikhaïlovitch Dostoïevsky

Document aimablement communiqué
par M. de Spengler, à Lausanne